

CINEMA

Comme à la télé

World Trade Center, le premier film à thématiser les événements du 11 septembre 2001 n'est rien d'autre qu'un film de catastrophes ordinaire. C'est en effet une catastrophe.

World Trade Center, à l'Utopolis

Si Oliver Stone a voulu rendre son film sur les attaques contre le World Trade Center aussi insoutenable que les événements eux-mêmes, il a gagné son pari haut la main. Préférant les platitudes, il ne s'inquiète pas du tout des implications complexes de cette journée qui a définitivement changé la face du monde. Au contraire, il préfère tirer le portrait de deux héros, policiers, pères de famille modèles ensevelis sous les gravats des deux tours, de leurs petites préoccupations de tous les jours. Peut-être a-t-il voulu montrer que l'héroïsme peut aussi se trouver dans les petits gestes de tous les jours, dans le "non-nous-ne-changerons-pas-notre-mode-de-vie-à-cause-des-terroristes" tant prôné après les attaques. Au vu de la situation en 2006, c'est une idée d'un goût plus que douteux. Entre-temps, plus de soldats américains ont péri et périssent tous les jours dans les bourbiers irakien et afghan que lors les attaques du 11 septembre. Et le monde n'est définitivement pas devenu un lieu plus sûr grâce à la politique américaine post-9.11.

Le 11 septembre commence comme une journée ordinaire à New York. Il y a les pe-

tites taquineries dans la brigade des flics, des chauffeurs de bus scolaires qui chantonnent dans leur embouteillage et des brokers stressés en hâte de multiplier leur fortune à Wall Street. Et soudain le mal arrive. Une ombre passe au-dessus des têtes des gens, un tremblement de terre fait vibrer les verres d'eau sur les bureaux, un peu comme dans Jurassic Park. Tout va très vite. Trop même. Au point au

Stone se voit obligé de montrer les visages des hommes au ralenti pour bien faire passer le message: oui, tout le monde est un héros ce jour-là. Prêt à mourir pour sauver des vies. Ce qui en somme est le boulot de chaque policier partout sur la planète. Qu'ils soient ensevelis sous les tours n'arrive pas tous les jours. Mais miser seulement sur la dimension spectaculaire sans se soucier des implications internationales - en tout cas pas au-delà d'un petit tour du monde médiatique qui ne dure que quelques secondes totalement superflues - en revient à capituler d'avance devant la dimension réelle de 911. A quand un film sur

des sauveteurs irakiens sous les bombes américaines dans nos cinémas? On risque de l'attendre longtemps. Et si cela devrait se faire un jour, combien de critiques de cinéma occidentaux crieraient à la propagande pour l'ennemi?

World Trade Center est tout simplement un film dépourvu d'empathie. Il se réduit à la pure dimension américaine, sans jamais transcender cette perspective. Par exemple les nombreux flash backs des deux policiers ensevelis montrent une vie familiale à l'américaine des plus banales et des plus saines. Tous les deux sont mariés, ont des gosses et aiment leurs

femmes autant que leur boulot et leur patrie. Pour la mi- xité, Stone a choisi un Blanc - le sergent-chef - et un Chicano, moins gradé. Et pour ne pas oublier les Noirs on insère une scène où la femme blanche du sergent console une mère noire d'un garçon d'ascenseur enseveli lui- aussi mais sans chance de s'en sortir.

En somme Stone livre l'alibi parfait pour ceux qui croient toujours qu'une vengeance aveugle est nécessaire et que l'Amérique a la mission de rétablir la justice en réponse à ce qui est arrivé ce jour-là. Tout comme le marine solitaire qui, bravant tous les interdits, pénètre sur le site en ruines pour rechercher les survivants - retrouvant par "hasard" les deux ensevelis - avant de s'engager volontairement en Irak. Heureusement que même les Américains commencent à douter des bienfaits du patriotisme qui a vu le jour le 9.11. Et heureusement aussi que le film de Stone soit sorti aussi tard. Ainsi, les dégâts provoqués par ce navet coulé dans une sauce patriotique bien grasse peuvent être limités.

Luc Caregari



Quand le cinéma américain touche le fond, les larmes sont garanties.

JAZZ

Jazz ohne Grenzen

Die Jazz-Szene überrascht mit einem neuen, skurrilen Genre: "Punk Jazz" eine hybride Musikrichtung aus Australien.

Das Quartett Aronas mischt gerade mit seinem Debüt Album "Culture Tunnels" die australische Jazz Szene auf. Dier vier Musiker machten seit Jugend bereits auf sich aufmerksam. Der Pianist Aron Ottignon, der das Projekt ins Leben gerufen hat, gilt mit 22 Jahren als einer der besten Pianisten in Australien. Mit elf gewann er in seinem Heimatland Neuseeland eine Auszeichnung als bester Musiker unter 25 Jahren. Fünf Jahre später erspielte er sich den zweiten Platz bei den National Jazz Awards des Wangaratta Festival of Jazz, an dem ausschließlich professionelle Musiker teilnahmen. Mit dem Preisgeld wanderte er nach Australien aus, und wurde mit offenen Armen von der australischen Jazz Gemeinschaft empfangen. Der junge Pianist arbeitete mit Größen wie Jackie Orzascki und James Morrison und greift auch noch regelmäßig beim Aron Ottignon Trio in die Tasten.

Fur die tiefen Töne sorgt Dave Symes, der, nachdem er ein Bachelor of Music absolvierte, unter anderem zwischen New York, Tokyo und Europa umherreiste und sich von verschiedenen Musikrichtungen inspirieren ließ.

Der Bassist entwickelte so seinen eigenen, facettenreichen Stil den er in der Band Prop gekonnt zum Ausdruck brachte. Das Projekt tourte mit den Chicago-Jazz-Ambient Legenden Tortoise und eröffnete sogar mehrere Konzerte der Indie-Altmeister Sonic Youth.

Die Rythmus Abteilung von Aronas besteht aus gleich zwei Musikern. Evan Mannell, der jüngere Künstler von beiden, wird als einer der talentiertesten Perkussionisten Australiens gefeiert; dabei ist er erst 24 Jahre alt. Ähnlich wie Dave Symes ist auch Mannell Inhaber eines Bachelor of Music, hat sich allerdings am meisten für den Bereich Jazz Performance interessiert. 1999 gewann der motivierte Drummer den James Morrison Jazz Scholarship und wurde daraufhin vom James Sextet eingeladen, mit dem er drei Jahre lang tourte. Mannell's Debut Album begeisterte Australiens Kritiker, und er arbeitet weiterhin mit namhaften Musikern (Mike Nock, Dale Barlow, etc.) an Projekten aller Art.

Josh Green, 28, tourt bereits seit seinem sechzehnten Lebensjahr als professioneller Perkussionist. Im Jahre

1994 gründete Green Pablo Percusso, eine Perkussionsgruppe die statt regulärer Drumkits alte Container und Mülleimer benutzte um ihr Publikum in Australien, Canada, Asien und den U.S.A zu begeistern. Fünf Jahre später reiste Green zu den Cook Islands um unter dem Oberhaupt des Dorfes Aroranzi die dort traditionelle Log Perkussion zu studieren. Doch wie auch die restlichen drei Musiker von Aronas suchte

Green nach weiteren Herausforderungen: Er studierte ägyptische Perkussion und reiste für ein paar Monate nach Europa. Nach seiner Heimkehr half er das Boiler Room Festival in Tasmanien zu organisieren.

Man kann leicht erkennen, dass es sich hier um Australiens gefragteste und auch originellste Künstler handelt. Die breitgefächerten Einflüssen fließen zu einer sehr eigenständigen Musik zusammen.

men, die trotz der technischen Perfektion der Musiker sehr gefühlvoll und warm dahin groovt.

Nach einer ausgedehnten Festivaltour in Australien, bei der die Band unter anderem am Melbourne International Jazz Festival und am Sydney Cockatoo Island Music Festival auftrat, zieht es Aronas nun nach Europa.

Claire Barthelemy



Übertalentierte und dazu auch noch gutaussehend: Aronas from Down Under.

An diesem Samstag, dem 7. Oktober in der Philharmonie.

www.aronas.net